

16ème Cours

LE RÔLE DU CINÉMATOGRAPE
DANS L'ENSEIGNEMENT

Cours du Professeur
Marcel JOUSSE

LE CINEMA DANS L' ENSEIGNEMENT

Introduction : L' Elohim s'enseignant par la Création

Le Professeur enseignant par la Re-création

(A propos du film de Pasteur :
)
(La Musique et la Pensée humaine

I

PAR LE CINÉMA LA MAIN

(1^e Dans ses Formes

(

(2^e dans ses Couleurs

(

(

(3^e dans ses Sonorités

(

II

PAR LE CINÉMA LA MAIN

(1^e Dans la Caractéristique des Gestes

(

(2^e dans l'Interaction des Gestes

(

(

(3^e dans la Complexité objective des Gestes

(

III

PAR LE CINÉMA LA MAIN

(1^e en le répétant

(

(

(2^e en le ralentissant (vol des oiseaux

(

(

(3^e en l'accélérant (éclosion d'une fleur

(

Conclusion : "Et il les fit à son Image et à sa Ressemblance"...

Cours du Professeur Marcel JOUSSE

LE CINÉMA DANS L'ENSEIGNEMENT

Introduction : L'Elchim s'enseignant par la Création

Le Professeur enseignant par la Re-création

(A propos du film de Pasteur :
)
(La Musique et la Pensée humaine.

Dans ces grandes Récitations palestiniennes qui commencent à attirer de plus en plus l'attention des anthropologues, nous avons le spectacle du plus formidable des professeurs.

Pendant toute l'éternité, on nous montre un Elohim, c'est-à-dire un Omniscient, sachant le bien et le mal, restant dans son silence contemplatif et joueur. Et voilà que dans ce déroulement de l'éternité - si nous pouvons ainsi parler - ce professeur se sent pris du grand frisson professoral et voilà :

"Au commencement
(le Professeur profess) et il dit :
"Que soit la Lumière" ! Et fut la Lumière"

A partir de ce moment, les leçons formidables, géniales, divines, se sont déroulées et il y eut de la Lumière et il y eut des Ténèbres... Et il y eut un soleil et il y eut une lune et des étoiles... Et il y eut des oiseaux qui volaient dans l'air, des reptiles qui rampaient sur la terre, des poissons qui nageaient dans la mer. Tout se projette extérieurement par la grande force de la parole professorale créatrice. Voilà le grand mot ! L'Elchim, l'Omniscient, ne se contente pas de sa propre science interne. Il veut la projeter dehors. Quel admirable symbole de ce frisson professoral qu'éprouve tout homme qui a en lui quelque chose de nouveau ! Et je comprends pourquoi, à côté de moi, dans l'amphithéâtre Descartes, dans quelques minutes, un autre homme, un autre professeur dont je ne pourrais pas délier la courroie des sandales - le Professeur de Broglie - va professer.

Il a pris quelques atomes de ce formidable jeu du grand professeur palestinien créateur, et il en a fait une science. Nous prenons une goutte d'eau à l'immensité éternelle et voilà, si nous sommes assez forts pour munir cette goutte d'eau, notre nom ne sera plus oublié.

Voilà ce que c'est que le professeur jetant hors de lui ce qu'il a en lui. Et il dit : "Que soit hors de moi ce que j'ai en moi" ! Et s'il est fort, s'il est véritablement le grand gesticulateur, le grand créateur, voilà ! la chose est en dehors de lui !

Si bien que je pourrais dire que l'idéal du professeur parmi nous c'est, non pas la création - hélas, nous sommes trop limités pour créer, - mais c'est le rejet de la grande gesticulation primordiale.

Nous avons montré pendant toute cette année, l'angoisse qui étreint tout professeur qui ne se contentant pas de jeter sur une feuille de papier des algébrèmes morts, veut qu'il y ait des choses qui se projettent sous forme d'objets, de jeux organisés. Alors, nous avons cherché quelle était la possibilité de faire marcher des choses devant nous, et ne pouvant pas créer hors de nous, nous nous sommes créés en nous et nous avons tâché de prendre l'université des Gestes - si je peux ainsi parler dans cette université scientifique - l'université des Gestes pour être les grands docteurs des Universités enseignant l'univers.

Voilà ce que nous avons trouvé de plus beau : En face des sculpteurs nous rions, parce que notre statue à nous, elle est vivante. Elle est innombrable comme notre science. Plus nous serons savant, plus notre statue sera mouvante, vivante, innombrable.

Nous avons refait le grand geste qui a été cherché par tous les grands créateurs, nous avons pris la page morte et fait jaillir l'être vivant, nous avons pris la ligne morte et voilà, ce n'est pas une ligne, c'est un être vivant qui fait une action.

L'homme n'a pas encore été satisfait de cela. Après avoir jeté, si j'ose dire, l'univers en lui-même et s'être jeté dans l'univers porteur de tout un monde dououreux et imparfait, il a demandé à ses ingénieurs d'essayer de faire ce qu'il ne peut pas faire : de prolonger sa main modelante et créatrice pour que, lorsqu'il parlera du soleil, - parlant avec la grande force du mot palestinien "Dâbâr" qui est en même temps geste que parole - parlant du soleil, voilà que nous allons vous faire graviter ici (^{sur} l'écran de cinéma) les soleils : Jupiter et ses satellites. Nous ferons aller les satellites selon un tempo qui sera régularisé par notre propre tempo. Par le film, nous allons pouvoir prolonger nos mains impréssantes avec des créations à la manière de l'Elchim.

Si bien que nous cherchons maintenant comment enrichir notre récréation parce que nous l'avons trouvé dans son principe primordial. Nous pouvons maintenant rejouer le Créateur et c'est pour cela que nous, les professeurs réalisateurs, penchés sur les jeunes nous disons : Voilà ce que sera le professeur de demain ! Celui dont les doigts seront assouplis par tous les gestes du réel qui va se projeter là. Mes chers petits collaborateurs de demain, voilà votre outil d'enseignement : (l'écran).

A Verdun, en 1917, après avoir tenu pendant des jours et des nuits, on nous disait : "La relève vient !" Et alors, tous ces hommes noirs, boueux, pleins de sang, de celui des autres et de leur sang à eux se levaient pesamment "La relève" !... Ils prenaient alors ces pauvres quelques choses dont on avait besoin pour ne pas mourir et ils partaient un par un alors que sifflaient les fusées éclairantes. On se blottissait et on regardait... Et il y avait là, accroupis, casqués, tendus, tous les petits qui avaient vingt ans, qui venaient remplacer les vieillards de trente ans. Sur leurs visages, on ne lisait pas la dureté résignée des hommes qui ont lutté pendant quinze jours avec la mort quasi certaine, mais la fraîcheur des vingt ans qui croient parce qu'ils peuvent.

Je dirais volontiers, moi aussi, lorsque je vous vois si nombreux et si jeunes, en face de moi, moi qui descend maintenant la pente de Souville, de Douaumont, du ravin de Fleury, quand je regarde vos visages, je retrouve le même regard. Nous avons battu la bonne bataille, mes chers petits amis, nous avons travaillé dur. Nous avons inventé l'Anthropologie du Geste, mais nous n'avions pas l'outil, le véritable outil qui pouvait permettre à notre geste de sortir hors de lui.

Je veux vous jeter le lion rugissant avec toute sa crinière énorme ? J'ai beau faire, le lion ne va pas sortir de moi avec toute sa violence dévorante. Mais vous, vous l'aurez ici, sur l'écran, surpris, bondissant, j'allais presque dire, plus vivant encore que nature, parce que pris dans le moment où il ne croyait pas être pris.

Voilà ce que le cinéma donne à ceux qui viennent nous relever... Et peut-être que dans vingt ans, dans trente ans, dans cinquante ans, mon successeur qui m'écoute ici viendra dire : "M. Jousse a vu en 1936 la grande force du livre futur du professeur : le livre cinématographique".

A ce moment-là, il n'y aura plus de livre comme il y en a maintenant. A ce moment-là, il n'y aura plus de journaux, A ce moment-là, il n'y aura plus d'écriture... Très vite - sans être prophète - très vite, toute cette imperfection fixatrice va s'évanouir. Si l'homme a été obligé de dessiner avec de

l'ocre ou telle autre substance, son ombre chinoise, c'est qu'il n'avait pas à ce moment-là, les techniques de la lumière et du mouvement.

Lorsque M. Bergson adit que l'Intelligence morcelait le Réel, il a été victime de l'illusion typographique. C'est que le typographe, qui prend notre pensée frémissante et continue, est bien obligé de la jeter par fragments, mais le fragment nécessaire dans la typographie, indispensable pour l'impression de ligne à ligne, n'a plus raison d'exister. Ici pendant des siècles et des siècles, votre film pourra dérouler l'univers tout entier si vous avez été assez fort, assez patient, pour prendre l'univers tout entier dans quelques myriades de film.

Voilà la formidable révolution ! Nous ne nous en rendons pas assez compte. Je m'en rends compte plus que vous, car voilà des années que j'attends. Je pensais ces jours-ci vous apporter ce que j'ai rêvé il y a deux ou trois ans : le Livre sonore.

J'ai collaboré avec des ingénieurs pendant plusieurs années. Ils ont échoué parce que leurs techniques ne sont pas suffisantes.

Mais qu'importe la technique industrielle ! Le principe est trouvé, et la méthode. Nous sommes arrivés à jeter sur des rubans la grande, la très grande ondulation sans solution de continuité de la parole humaine indéfinie.

Voilà ce que nous cherchons dans le livre sonore. Voilà ce que nous avons trouvé dans le cinéma, c'est-à-dire, dans le geste créateur rejoué. Mais en face de vous le professeur est encore l'éternel insatisfait que vous connaissez. Je ne suis pas content du cinéma actuel, car il demande presque toujours l'obscurité. Nos techniques, ne sont pas encore assez poussées pour que l'œil sur lequel je puis agir, le composé humain que je veux modeler, soit toujours en ma possession.

Il ne faut pas que vous soyiez dans l'obscurité, autrement, le contact est coupé entre nous, et je ne vous tiens plus. Cette fibre qui est là sur votre front elle n'est plus dans ma meuvance.

Il faudra pour notre outil cinématographique la pleine lumière qui permet précisément au professeur d'apporter la vie. Car jamais la machine seule ne l'apportera. Toujours il y aura des professeurs, même avec la plus formidable machine cinématographique. Mais actuellement, nous avons encore et toujours, la vivisection : d'un côté le professeur sans film, de l'autre côté le film avec un professeur qui est dans les ténèbres intérieures, et vous entendez une voix "Mesdames et Messieurs... Vous voyez que"... Mais non, ce n'est pas là qu'il faut regarder, c'est ici, vers moi.

Ce que je ne puis faire avec mes mains que j'ai pourtant assouplies au contact du réel vivant et innombrable, je demande à la technique cinématographique de me le fournir et d'être le prolongement de mon geste - entendez-vous bien : le prolongement. Il faut que votre attention se fixe sur ma propre musculature lourde d'un réel intelligent pour que je puisse vous conduire par moi vers ce qui est encore moi prolongé. Le film, c'est encore le professeur dont les mains plus innombrables encore que ces admirables gesticulatrices que vous avez vues dans les Expositions coloniales, dont les mains jouent un réel multiple... si multiple, que nous en avons perdu la signification, nous autres, gens algébrisés !

Voilà ce que nous apporte le formidable génie cinématographique. Et tous les jeunes Professeurs devront maintenant collaborer étroitement avec les ingénieurs pour leur demander qu'ils prolongent leurs doigts créateurs.

Qu'est-ce que va nous donner ce cinéma dans cette Re-création idéale ? Je voudrais dans un sujet vaste comme l'avenir, essayer de saisir tout ce que le Cinéma nous apporte, à nous Professeurs :

- I - par le Cinéma, la main du Professeur SUSCITE le Réel,
- II - par le cinéma, la main du Professeur MEUT le Réel
- III - par le cinéma, la main du Professeur MAITRISE le Réel.

Pareils à ces fauves que nous avons vu sur le film, hâtant, ralentissant, arrêtant, reprenant leurs courses, nous sommes arrivés à manier les espaces interstellaires avec cette maîtrise cinématographique. C'est formidable. Les Palestiniens dans le désert disaient : "Faites-nous des Dieux qui marchent devant nous !" Nous avons pris les Dieux, les Elohim des astres et nous les avons fait tourner devant nous, à nos cadences.

Voilà le génie de l'homme en face du Réel gestuel. C'est formidable et c'est grand !

C'est formidable et l'on se sent épouvanté !

"Le silence éternel de ces espaces infinis m'affraie" disait Pascal. Qu'aurait-il dit s'il avait pu surprendre sur un écran, les nébuleuses en spirale que nous pouvons faire tourner en changeant leurs millions d'années en secondes ! Voilà pourquoi c'est formidable !

Et c'est grand, parce que nous pouvons de puissantes choses avec ce mécanisme de ce qui n'est plus maintenant ni un jeu d'enfants ni un divertissement de roman. Nous avons passé ce stade.

Il est sûr qu'on hésite actuellement à jeter des capitaux dans des films scientifiques, parce que, hélas, le public préfère la page de roman

écrite en quelques heures que la page scientifique où goutte à goutte les équations et les gestes ont été rythmés par les gouttes de sang qui se sont calcinées au fur et à mesure dans la main du chercheur...

La pensée humaine est devenue vile parmi nous ! "Faistez-nous des choses qui nous fassent pleurer ou qui nous fassent rire"... Mais nous autres, nous disons : "Nous voulons des choses qui nous fassent souffrir et qui nous fassent comprendre"...

Et voilà pourquoi il y a un abîme entre ce que nous avons appelé la grand rythme mélodique de la Parole humaine avec ce que vous me proposez sous forme de Musique pure.

Bien sûr, votre Musique pure, je la trouve admirable et géniale ! Mais elle est zoologique. Elle est profonde comme l'animal. Nous avons avec la Musique, fait des incantations de serpents depuis des millénaires. Allez donc dans l'Orient musical et vous verrez, avec le sifflement des flûtes, faire jouer les replis des serpents, vous verrez le grand mythe d'Orphée qui subjuguait les fauves avec la mélodie sans parole...

C'est qu'en effet, la Musique pure a cela d'étrange. C'est qu'elle est pareille à ces caresses savantes que ces mêmes Orientaux savent dessiner sur les fibres féminines : le jardin des caresses... et le sultan fait évanouir les sultanes car il a trouvé la Musique du geste.

Nous avons, nous autres, adapté la partie que notre morale nous permet d'adapter. Je ne puis jouer que sur une partie de votre corps, une toute petite partie, sur votre tympan. Vos formes, sur lesquelles je pourrais jouer des évanouissements terribles, elles me sont défendues. Mais votre oreille, elle m'est permise. Vous êtes pour moi comme des serpents et des félin que je peux charmer avec les musiques les plus souples et les plus énivrantes. Vous êtes là dans ma main... zoologiquement.

Ah, je peux être savant dans mes caresses ! Mais le savant véritable apporte plus que des caresses, même sur les tympans. Il peut sans doute, jouer de ce grand mécanisme de la mélodie humaine qu'il connaît, qu'il peut connaître beaucoup plus encore que l'instrumentiste ne connaît le boyau sonore de ses instruments.

Mais nous disons : La grandeur de l'homme n'est pas la caresse sonore même la plus algébrisée. La grandeur de l'homme c'est la Pensée qui apporte un agent agissant sur un agi.

Voilà ce qui nous sépare de tout ce que vous appelez votre art musical pur. Nous l'admirons... Nous vous observons dans vos évanouissements

et nous sourions. Vous me dites votre ivresse. Je la conçois parfaitement, mais je vais au-delà.

Voilà notre position à nous, anthropologue. Vous me direz que nous sommes cruel ? Nous sommes vrai ! Et nous admirons. Nous admirons car il y a des caresses savantes que vous ne savez pas, et il y a des mélodies caressantes que vous n'avez pas encore trouvées. Et c'est pour cela que nous nous en allons parmi les Orientaux, non pas pour chercher les caresses rares, mais pour trouver les mélodies inattendues encore.

Les grands caresseurs avec les mélodies algébriques ont tant de choses à apprendre. Où ? sur les lèvres humaines qui sont autrement riches que toutes vos mélodies comptées, calculées, mises en équations.

Voilà ma position vis à vis de la Musique. Je pourrais vous entretenir pendant des années, car c'est un sujet que je possède parfaitement. Je m'incline devant l'art, mais j'allais dire, je me prosterné devant la Pensée. Votre pensée musicale, elle vous mène au rêve me dites-vous. Notre pensée scientifique, elle nous traîne au Réel que nous essayons de trouver avec acharnement.

Demandez donc à M. de Broglie s'il va trouver aussi facilement le mécanisme des atomes que le musicien trouve les grandes sinuosités de ses mélodies ! C'est qu'en effet, la Musique est en nous, mais le Réel est hors de nous. Et c'est pour cela que nous souffrons tellement et que nous demandons tellement à tous : à l'ingénieur, au psychiatre, au psychologue, au pédagogue, à tous nous demandons : Cherchez donc hors de vous - donc hors de moi - la réalité vivante propositionnelle. Voilà le grand mot : propositionnelle.

Qu'est-ce qui diffère entre la Mélodie la plus riche qui se joue sur les lèvres humaines et la Mélodie qui est la rêverie la plus délicate des Bach, des Beethoven, des Wagner, de tous ceux que vous m'amenez quelles que soient vos préférences ? Ceci :

"L'homme est un roseau, le plus faible de la nature mais c'est un roseau "chantant" qui chante ses propositions. Voilà la grandeur de l'homme. Vous pourrez surprendre les chants du rossignol, vous pourrez surprendre les frissons de la brise, vous pourrez surprendre les heurts des vagues, vous pourrez algébriser tout cela et jeter dans vos complexes que vous m'appellez partitions musicales. Je vous dirais : je croche, moi, d'autres choses que cette rêverie indistincte et endormissante qui vous fait sortir, dites-vous, hors de vous-même, dans l'absolu ! Je ne crois pas dans ces absous qui ne s'expriment pas propositionnellement. Même le grand absolu qu'est l'Invisible palestinien s'exprime :

"Je suis celui qui suis !"

C'est ce besoin douloureux de la proposition qui nous a fait rejeter hors de nos études anthropologiques, logiques, ce que vous m'amenez inlassablement sous le nom d'art musical pur.

Vous voyez l'abîme qui nous sépare ? Vous vibrez ? moi je triphase mes propositions effroyablement. Vous m'apportez le rêve et l'oubli ? Moi j'apporte la veille et l'angoisse de la recherche. Vous m'endormez ? Je réveille. Vous me charmez ? Moi j'existe ! Vous sentez ? Moi je pense... Voilà donc toujours cet abîme, toujours ...

Aussi je crois que la question est clairement posée, sinon développée car il y faudrait des années. Mais peut-être un jour prendrons-nous ce sujet. Mais ne venez pas nous parler de langage musical à nous, les anthropologistes du langage. Vous faites une métaphore qui vous enivre.

Si nous voulons voir clair, il faut que nous sachions la signification des mots. Or le langage est essentiellement, depuis le langage de gestes de l'homme normal jusqu'au langage algébrisé de l'homme desséché est essentiellement l'agent agissant sur l'agi... Voilà. Jetez-moi vos musiques dans cette grande formule humaine et nous pourrons parler de langage. Le langage n'est fait que de sémantisme festuel. En dehors de cela : métaphore, métaphore, métaphore, duperie !

Il faut que cette explication soit très précise, parce qu'autrement, les enfants, avant d'avoir été mis en contact avec le réel, seront étourdis avec vos musiques. Je goûte la Musique, j'allais dire, jusqu'à la souffrance. Mais précisément, cette souffrance ne me fait pas penser. Ce qui me fait penser c'est de prendre ce Réel et de vous l'exprimer. Vous me direz : "Dans une musique aussi... c'est celle-là que nous venons chercher" - Je vous dirais : Malheur à moi le jour où ma musique est creuse ! où sous ce Rythme du Langage mélodique je n'apporte que les timbres de ma voix et les inflexions riches maniées par un phonéticien qui connaît son métier...

C'est précisément tout cela qui va jouer dans cette formidable mécanique que nous allons voir. Car c'est avec cela qu'on nous fait entendre actuellement le Cinéma : de la musique encore et toujours. Shakespeare disait "Je ne suis jamais gai quand j'entends de la douce musique". Eh bien sûr ! Quand l'être humain cesse de penser, il retombe dans sa tristesse zoologique. Il n'y a que l'homme qui sourit ! Regardez le lion ? Il est triste... Regardez la panthère en face ? Elle guette et elle est triste. Regardez le grand oeil du reptile énorme. Est-il triste ? Il est vide. Il est triste de son vide zoologique. "Je ne suis jamais gai quand j'enlève la pensée de moi-même".

C'est précisément cela qu'il faut étudier jusqu'au tréfonds. Lorsque

vous, mes jeunes successeurs, aurez à utiliser cette mécanique, vous aurez à vider l'art musical pour aller au réel décharné qui est triphasé fatalement. Voilà la grande différence.

Vous me direz : "Mais nous allons nous ennuyer à regarder vos documentaires, vos scientifiques". Peut-être. Et pourtant, quand vous me ferez apparaître ici sur l'écran Pasteur et son angoisse (1), quand le grand rejoueur aura refait le geste anxieux du savant qui doute toujours de lui-même, lui, l'insatisfait éternel. Ecoutez Pasteur : "C'est toi, mon petit. Approche. Montre tes yeux !" Vous croyez que cette musique n'est pas plus belle que tout ce que vous allez me faire jouer en dessous de cet appareil qui reproduit la pensée et la douleur ? Vous croyez que lorsque ce petit malade atteint de la rage, était là, couché, et qu'il a fallu vacciner l'enfant - l'essai formidable des initiateurs devant le ricanement de tous ceux que vous avez vu : "Ah oui, c'est celui-là..." Toute une nuit d'angoisse. Vous croyez que tout cela n'est pas plus beau musicalement que tout ce que vous pouvez me faire entendre ? Qu'est-ce que c'est que cela ? "Si je m'étais trompé, une vie humaine !" Entendez-vous ? une vie humaine ! Voilà la musique de la pensée !

Et vous comprenez pourquoi nous, j'allais presque dire, les martyrs en face de la vie et de la pensée, nous vous disons : "Oui, chivrez-vous de vos musiques. Mais de grâce, laissez nos pauvres fronts penser sur, penser souffrant, pour sauver..." "Montre tes yeux ! mon petit ! Oui, j'aie pas peur".

Voilà la réussite ! Et voilà la grande musique silencieuse de la Pensée. C'est cela qu'on a splendidelement rejoué dans ce film de Pasteur. "Je ne suis jamais gai quand j'entends de la douce musique"... J'allais dire, je crie au sacrilège quand, devant des choses de la pensée, vous me faites entendre vos musiquesoubliées.

I

PAR LE CINÉMA
LA MAIN DU PROFESSEUR SUSCITE LE RÉEL

La grande force du cinéma, c'est précisément qu'elle va nous susciter ce Réel :

(1) allusion au film de Pasteur, créé par Sacha Guitry et qui avait tant bouleversé le Père.

- 1^e - dans ses formes,
- 2^e - dans ses couleurs
- 3^e - dans ses sonorités.

1^e - dans ses formes.

Nous l'avons pourtant assez cherché la forme. Nous avons pourtant assez assoupli nos doigts pour que tout le réel vienne se jouer. Impossible ! Il faut que je vous détailler la différence qu'il y a entre la nébuleuse en couronne et la nébuleuse en spirale ? Mes doigts sont souples, mais vos yeux sont évanescents.

Alors, je vais prolonger mes doigts par les films qui ont été pris télescopiquement du haut de ce Mont Wilson où nous avons été étudier en 1918 et 1919 l'outil formidable braqué vers l'impossible réel. Le secret de la création :

"Et dit Eléchim :
"Que soit la Lumière !" Et fut la Lumière !"

La voilà la Lumière ! Nous allons la chercher pour expliquer le grand geste créateur qui continue. Voilà les formes du réel.

Nous voulons vous montrer ce que c'est que l'Etna, ce que c'est que le Vésuve dans leurs formidables crachements, et rouges et lourds et liquides ? Qu'est-ce que peut-être le jeu d'un être qui s'est modelé sur les halètements tousseurs de cette effroyable chose qui a posé tant de problèmes à l'apparent : "Comment les volcans se forment-ils ? C'est la mer qui entre. Qu'est-ce que cela ? Les volcans sont presque toujours au bord de la mer".

Alors, nous saisissons encore cette grande mécanique impossible à jouer dans nos doigts innombrables et impuissants et nous la projetons ici sur l'écran. C'est le réel que nous n'avons pas pu faire jouer avec l'ombre chinoise de notre main : voilà le spectacle que je veux vous montrer et que je suis impuissant à rejouer. L'anthropologie du Geste a trouvé son outil.

2^e - dans ses couleurs.

Formes... Mais aussi couleurs. Et c'est sur ce point qu'actuellement tous les chercheurs cimistes, tous les compositeurs de produits qui vont mordre, qui vont dissoudre, qui vont fixer, sont tendus. Ils sont là, dans leurs laboratoires. Ce que nous attendons d'eux : "Faites-nous des objets réels, donc colorés." La couleur joue un si grand rôle dans la peinture que le petit enfant ne sait pas goûter la grisaille du film. Vous me mettez les plus belles

fresques d'un Fra Angelico, mais la couleur diaphane et fine n'est plus là. C'est un papillon mort qui a perdu la poussière soyeuse.

Vous me donnez vos formes pures ? J'ai peur que vos formes pures ne soient des formes mortes. Le réel est coloré.

Alors, nous aurons non seulement la forme brutale ou souple, carrée ou ondoyante, nous aurons la couleur. Et non seulement la couleur, mais la nuance. Oh, vous les chercheurs ! trouvez-nous les nuances des choses ! Un visage d'enfant n'est pas fait de deux traits rouges. C'est la nuance indéfinie du rose vivant. Quelle différence !

Donnez-nous la nuance du réel innombrable. C'est cela qu'il faut que vous arriviez à nous enregistrer : les aurores, les aurores qui sont roses et vertes et mauves. Les couchants qui se dégradent à l'indéfini. On ne sait jamais si, comme dans certains déserts où nous sommes passé, c'est le rayon vert ou si c'est notre rêve qui joue, tellement c'est fluide et pur... La nuance.

3^e - dans ses sonorités.

Et c'est là que nous allons trouver ce que nous connaissons trop maintenant : le son. On nous a introduit, dans le cinéma sonore, immédiatement le cinéma parlant. Comme disait ce petit enfant dont je vous avais parlé : "Nos oreilles, c'est fait pour écouter les bouches". Oh, de grâce, laissez-moi d'abord écouter les choses !

Et quand on nous donnera des films, non pas sonorisés, mais pris vraiment dans le réel, quelle formidable révolution pédagogique nous aurons ! Jetez vos prises de sons au milieu d'une forêt et laissez-nous entendre, non pas ce que vous aurez fait en grattant sur tel ou tel instrument plus ou moins sonore qui nous redonne encore votre terrible et inaliénable musique, non, mais les choses, rien que les choses. Vous ne savez pas écouter les choses.

Vous me demandez si j'aime la musique ? Oh oui, je l'aime. Je suis resté des heures, des demi-journées, des journées entières à écouter la grande mélodie inécrivable des sons d'une forêt, des vagues contre les galets, du souffle dans les chênes, dans les ormes, dans les souches d'osier.

Ah, je l'emporte dans l'oreille et dans ma voix la grande mélodie innombrable des choses de la Sarthe ! et je suis content de voir qu'en face de moi cette mélodie vient être écoutée. La voilà ma musique ! Elle est lourde de réel. Faites-la moi donc entendre et ne me la faussez pas.

La musique d'une feuille de chêne qui tombe sur d'autres feuilles de chêne n'est pas la même que la musique d'une feuille de coudrier qui tombe sur

une autre feuille de coudrier à des époques différentes de l'année. Vous ne connaissez pas la différence ? Je vous plains ! C'est cela notre musique. Je suis toujours gai quand j'entends la musique des choses, mais gai de cette grande gaieté triomphatrice de l'homme qui a vaincu le zoologique pour devenir l'anthropos. Voilà ce qui nous oppose.

Montrez donc à l'enfant ce que c'est, non pas de faire une gamme, non pas d'aimer Bach, mais de comprendre ce que c'est que le réel innombrable dans ses sonorités qu'on ne met pas sur des lignes de musique et entre des lignes et des barres de mesure, ou entre des frappements de rythme aussi doux soient-ils.

C'est que le Réel est autrement musical ! Maintenant vous essayez de le trouver votre réel musical. Moi, monté par toute la grande mélodie de la nature, je vous vois essayer de briser vos mélodies carrées, vos rythmes brusques, vous essayez de me distendre, de me rétrécir, j'allais presque dire de m'impalpiser vos mécanismes. Vous essayez de refaire la vie. Prenez donc des cornues et voyez si vous allez faire germer un être vivant. Rêve insensé !

Eh bien pour l'enfant, au nom de l'enfant, en me souvenant de toute la grande joie, non pas enivrante, mais éveillante que j'ai eue en face de la nature, je vous demande de permettre aux enfants d'écouter les choses...

Mais où allez-vous pouvoir les éduquer ces pauvres enfants enfermés dans des cités comme les nôtres, dans des villes de fer et de pierres massives ? Ici (écran). Au moins si vous trompez l'enfant ? que ce soit en face de ces jeux très riches de films de formes, de couleurs, et de sons innombrables parce que réels.

II

PAR LE CINÉMA

LA MAIN DU PROFESSEUR NEUT LE RÉEL

Eh bien, par le cinéma, la main du professeur suscite le réel, mais c'est un réel mouvant. Nous allons donc pouvoir faire mouvoir maintenant ces gestes que nous vous avons montrés avec des formes, avec des couleurs, avec des sons.

1^e - La Caractéristique des Gestes.

Ces gestes que nous n'avons pas encore regardés. J'allais dire : nous imitons tout, nous ne mimons rien. Voilà l'abîme qui sépare ces deux mots qu'on a trop confondu : mimer et imiter.

Mimer, c'est rejouer, sans le savoir, les gestes des choses. L'enfant mime parce qu'il est joué par le mécanisme interne. De là sa beauté, de là sa fraîcheur intouchée.

Imiter, c'est se travailler à devenir enfant. J'avais cité à l'Ecole d' Anthropologie cette enquête auprès de Charlot qui avait fait refaire trente-neuf fois par ses cinéastes la descente de l'escalier naturellement. Il est impossible à l'être humain d'imiter naturellement son geste spontané de descendre un escalier.

Voilà ce que nous saissons toujours, nous les anthropologistes du Mimisme, sur l'écran. Nos acteurs nous donnent du simili. Ce sont des imitateurs qui veulent refaire la spontanéité de la vie. Mais le geste des choses ne s'imité pas. Il se fait de lui-même.

C'est pour cela que le professeur qui viendrait ici vous imiter les gestes qu'il a appris pendant quinze jours, ou trois semaines en face de son miroir : "Est-ce que je l'étends bien ma main ? Est-ce que je vous fais bien le geste de la montée ? Est-ce que je vous fais bien le geste de la descente ?" Je vous dirais que cela c'est simplement odieux !

Or, c'est cela que nous avons, j'allais presque dire, à dimanches entiers : la fausseté par le simili. Alors que la parole humaine doit dicter son geste du tréfonds même de l'homme. Et je comprends pourquoi les grands Nabis mineurs disaient : "Ainsi parle Yahvé l'Elahim d'Israël". Et ils rejouaient ses gestes.

C'est que ce n'étaient pas des comédiens, mais des mimeurs. Mais l'enfant est faussé par les comédiens qu'on appelle les acteurs. Vous savez quel est le mot grec qui veut dire acteur hypocrytaï : les hypocrites. Et c'est pour cela que lorsque vous entendez Rabbi Iéshoua lancer sa malédiction contre les scribes, il ne disait pas : hypocrites, mais comédiens !

"Malheur à vous
Grammaticiens et pharisiens
Comédiens !"

On ne nous montre que de grands comédiens me dites-vous. Oui, mais vous faussez vos enfants jusque dans les films de Pathé-Baby. L'enfant est pourtant là dans toute sa simplicité caractéristique et nous l'oubliions.

2^e - Dans l'Interaction des Gestes.

Ces gestes qui se font spontanément agissent les uns sur les autres, nous l'avons assez étudié, ce grand geste de l'action caractéristique qui a une action transitoire. Combien il serait intéressant de nous montrer le bond du tigre, le bond du lion, mais aussi comment le lion dévore sa proie, comment le tigre dévore sa proie, comment la panthère dévore sa proie. J'emploie le même verbe, grossier algébriste que je suis ! Regardez donc si les fauves dévorent tous de la même façon ?

C'est cela que l'enfant va saisir avec acuité et émerveillement. Vous me direz : "Artiste". Non pas, mais prodigieusement savant ! C'est qu'il vous dira : "Ce n'est pas la même chose". Et il exprimera chaque geste différemment

3^e - dans la complexité objective des Gestes.

Lorsque vous nous montrerez le désert, comme dans ces films, malheureusement trop truqués, mais où l'on peut saisir tout de même le désir d'un désir : l'Afrique vous parle; vous voyez un monde inconnu se dérouler dans des entrelacements formidables. Ce sont les hippopotames, ce sont les flamands roses, ce sont les lions, ce sont ces gazelles admirables qui flottent plutôt qu'elles ne marchent... C'est le monde tout entier dont nous allons saisir certaines interactions pour les pouvoir proposer.

III

PAR LE CINÉMA
LA MAIN DU PROFESSEUR MAITRISE LE RÉEL

Eh bien, si nous avons dans notre mouvement, le mouvement du réel, nous pouvons le maîtriser à notre guise. Et nous le maîtrisons :

- 1^e - soit en le répétant,
- 2^e - soit en le ralentissant,
- 3^e - soit en l'accélérant.

1^e - en le répétant.

C'est qu'en effet, nous pouvons rejouer les gestes des choses que nous avons enregistrés, d'une façon identique. C'est la négation de ce qu'on disait :

"Aimer ce que jamais on ne verra deux fois"...

Nous pourrons revoir exactement sur l'écran, sinon en nous-mêmes, le grand drame que nous aurons enregistré.

Mais c'est précisément dans cette répétition que sera la science. L'enfant demande à revoir dix fois, vingt fois les mêmes livres d'images. Combien de fois avons-nous retourné les pages de notre premier livre de soldats !

L'enfant vous dira : "Redonnez-moi le grand film des lions ! Redonnez-moi le film de la prise de telle gazelle !" Revoir, revoir pour mieux comprendre... La science c'est une longue, très longue répétition des mêmes choses. Le savant, c'est celui qui dit toujours :

"E pur si muove"... Et pourtant elle tourne !...

Enfermez-moi, brûlez-moi, calcinez-moi, jetez-moi dans la Seine ou au Tibre ou n'importe où : elle tourne, elle tourne.

Et l'enfant n'est que cela. Répéter, répéter le réel.

2^e - en le ralentissant.

Mais le répéter aussi quelquefois, avec le rythme des choses humaines. Nous ne pouvons revoir les choses que dans le rythme de nos gestes. Alors le vol des oiseaux trop rapides, surtout le vol des insectes, nous le pouvons maintenant canaliser dans nos propres mécanismes.

Vous avez vu des admirables vols des goélands, vous avez vu ces marches ailées des gazelles à travers les steppes. Vous avez vu ces étranges bonds des girafes qui sont comme des grands balanciers vivants... Que c'est beau. L'enfant demandera ces ralenti.

3^e - en l'accélérant.

Et il demandera aussi ces accélérations que nous avons vu réalisées sur l'écran : l'éclosion d'un lis du Japon accéléré. Nous ne voyons pas fleurir les lis. Ils sont tellement tranquilles dans leur épanouissement quasi éternel !

On est pourtant arrivé, par des prises de vues assez espacées à pouvoir redonner sur l'écran, dans un tempo plus rapide, le beau lis dans son bonton bien formé, et quelques secondes après, la coupe s'ouvre et tout d'un coup éclata l'immense épanouissement du lis qui se fait beau comme le lis des champs dans sa simplicité virginale et nacrée.